

Mary Higgins Clark

Une chanson douce

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Damour

Albin Michel

COLLECTION « SPÉCIAL SUSPENSE »

© Éditions Albin Michel, 2013
pour la traduction française

Édition originale :

DADDY'S GONE A HUNTING

© Mary Higgins Clark, 2013

Publié en accord avec l'éditeur original
Simon & Schuster, Inc. New York.

Tous droits réservés,

y compris droits de reproduction totale ou partielle
sous toutes ses formes.

Pour John
Et pour nos enfants et petits-enfants Clark et Conheeney
Avec toute mon affection

Prologue

KATE RÊVAIT parfois de cette nuit... mais ce n'était pas un rêve. C'était réellement arrivé. Elle avait trois ans et, pelotonnée sur le lit, elle attendait que sa maman soit prête. Maman ressemblait à une princesse. Elle portait une longue robe du soir rouge et les escarpins à talons de satin rouge que Kate aimait tant essayer. Puis papa était entré dans la chambre et il avait soulevé Kate dans ses bras et s'était mis à danser avec elle et maman sur le balcon malgré la neige qui commençait à tomber.

Je lui ai demandé de chanter mon air préféré, se souvenait Kate. *Une chanson douce que me chantait ma maman, en suçant mon pouce j'écoutais en m'endormant...*

La nuit suivante, maman était morte dans l'accident, et papa ne lui avait plus jamais chanté cette chanson.

À QUATRE HEURES DU MATIN ce jeudi 14 novembre, Gus Schmidt s'habilla sans faire de bruit dans la chambre de sa modeste maison de Long Island, espérant ne pas réveiller Lottie, sa femme depuis cinquante-cinq ans. En vain.

La main de Lottie Schmidt tâtonna à la recherche de la lampe de chevet. Clignant les yeux pour dissiper la chape de sommeil qui les alourdisait, elle remarqua que Gus avait enfilé sa canadienne et lui demanda où il allait.

« Je vais juste faire un tour à la manufacture, Lottie. Il est arrivé quelque chose.

– C'est pour ça que Kate t'a appelé hier ? »

Kate était la fille de Douglas Connelly, le propriétaire des Connelly Fine Antique Reproductions, la manufacture de meubles de la ville de Long Island City, à quelques kilomètres de là, dans laquelle Gus avait travaillé jusqu'au jour de sa retraite, cinq ans auparavant.

Lottie, une femme menue de soixante-quinze ans aux cheveux blancs clairsemés, mit ses lunettes

et jeta un coup d'œil au réveil. « Gus, tu as perdu l'esprit ? Tu sais l'heure qu'il est ? »

– Il est quatre heures et Kate m'a demandé de la retrouver là-bas à quatre heures et demie. Elle doit avoir une bonne raison, c'est pourquoi j'y vais. »

Il était visiblement nerveux.

Lottie se garda de poser la question qu'ils avaient tous les deux à l'esprit. « Gus, j'ai eu un mauvais pressentiment il y a peu de temps. Je sais que tu n'aimes pas que je parle de ce genre de choses, mais j'ai l'impression qu'un malheur va arriver. Je ne veux pas que tu y ailles. »

Dans la lumière tamisée de la lampe de chevet, ils échangèrent un regard furieux. Il avait beau dire, Gus savait au fond de lui-même qu'il avait peur. Les prétendus dons de voyante de sa femme l'irritaient autant qu'ils l'effrayaient. « Lottie, rends-toi, dit-il sèchement. Quel que soit le problème, je serai de retour pour le petit déjeuner. »

Gus n'était pas du genre démonstratif mais, mû par une sorte d'instinct, il s'approcha du lit, se pencha, embrassa sa femme sur le front et lui caressa les cheveux. « Ne t'inquiète pas », dit-il d'un ton ferme.

Ce furent les dernières paroles qu'elle l'entendit prononcer.

KATE CONNELLY espéra qu'elle saurait dissimuler l'angoisse qui l'étreignait à la pensée de son rendez-vous à l'aube avec Gus dans le musée de la manufacture de meubles. Elle dînait avec son père et la dernière conquête de celui-ci au Zone, le nouvel endroit à la mode dans le Lower East Side de Manhattan. Tandis qu'on servait les cocktails, elle parla de la pluie et du beau temps, banalités qu'elle débitait machinalement quand elle bavardait avec l'« élue du moment ».

Celle-ci se nommait Sandra Starling, une beauté blond platine de vingt-cinq ans aux yeux noisette écartés, qui expliquait avec le plus grand sérieux qu'elle avait été sélectionnée dans un concours de Miss Univers, sans toutefois mentionner exactement à quelle place elle était arrivée.

Son ambition, confiait-elle, était de faire carrière dans le cinéma pour ensuite se dévouer à la paix dans le monde. Elle est encore plus stupide que les autres, pensa Kate avec mépris. Doug, comme son père lui avait demandé de l'appeler, était d'une humeur charmante et

joviale, mais elle eut l'impression qu'il buvait plus que d'habitude.

Au cours du dîner, Kate se surprit à jauger son père comme si elle était chargée de donner son avis dans *Du talent à revendre* ou *Danse avec les stars*. Bel homme, proche de la soixantaine, avec un petit quelque chose du légendaire Gregory Peck. Puis elle se rappela que la plupart des gens de sa génération n'auraient pas été en mesure d'apprécier la comparaison. À moins, comme moi, d'être amateurs de vieux films.

Se trompait-elle en faisant appel à Gus ?

« Kate, je disais à Sandra que tu es le cerveau de la famille, déclara son père.

– Je ne me vois pas tellement comme ça, répliqua Kate avec un sourire forcé.

– Ne joue pas les modestes, la taquina Doug Connelly. Kate est auditeur comptable. Elle travaille pour Wayne & Cruthers, l'un des cabinets d'audit les plus importants du pays. » Il éclata de rire. « Le seul problème, c'est qu'elle veut toujours me dicter la manière de gérer l'affaire familiale. » Il s'interrompit. « *Mon* affaire, ajouta-t-il. C'est ce qu'elle oublie.

– Papa, je veux dire Doug », dit calmement Kate, même si elle sentait la colère monter en elle. « Sandra n'a pas besoin d'entendre ces histoires.

– Sandra, regarde un peu ma fille. Une ravissante perche blonde de trente ans. Elle tient de sa mère. Sa sœur, Hannah, me ressemble. Elle a mes cheveux bruns et mes yeux bleus, mais, contrairement à moi, c'est plutôt un petit modèle. Un mètre soixante. C'est exact, hein, Kate ? »

Papa a bu avant de venir, pensa Kate. Il peut se montrer désagréable quand il est à cran. Elle s'efforça de changer de sujet. « Ma sœur travaille dans la mode, expliqua-t-elle. Elle a à peine trois ans de moins que moi. Quand nous étions petites, elle confectionnait déjà des robes pour ses poupées alors que je faisais semblant de gagner de l'argent en répondant aux questions de *La Roue de la fortune* et de *Jeopardy*. »

Oh, Seigneur, qu'est-ce que je vais faire si Gus est de mon avis ? se demandait-elle tandis que le serveur apportait leurs commandes.

Heureusement l'orchestre, qui avait fini sa pause, revint dans la salle à manger bondée et la musique assourdissante réduisit la conversation au minimum.

Sandra et elle ne prirent pas de dessert, mais ensuite Kate entendit avec consternation son père commander une bouteille du champagne le plus cher de la carte.

« Papa, nous n'avons pas besoin..., commença-t-elle à protester.

– Kate, épargne-moi tes petites radineries. »

La voix de Doug Connelly s'était élevée au point d'attirer l'attention des gens de la table voisine.

Le rouge monta aux joues de Kate. « Doug, dit-elle, j'ai un rendez-vous. Je vous laisse, toi et Sandra, profiter du champagne... »

Le regard de Sandra parcourait la salle, cherchant visiblement à repérer une ou deux célébrités. Puis elle eut un sourire éblouissant à l'adresse d'un homme qui levait son verre dans sa direction. « C'est

Majestic. Son dernier disque crève le plafond », dit-elle, tout excitée. Revenant sur terre, elle déclara : « Je suis contente d'avoir fait votre connaissance, Kate. Si je deviens célèbre, vous pourrez peut-être gérer ma fortune. »

Doug Connelly éclata de rire. « Quelle bonne idée. Peut-être alors me fichera-t-elle la paix. » Il ajouta un peu trop hâtivement : « Je plaisantais, je suis fier de ma brillante grande fille. »

Si seulement tu savais ce que ta brillante grande fille est en train de concocter, pensa Kate. Partagée entre la colère et l'inquiétude, elle reprit son manteau au vestiaire, sortit dans le froid et le vent de cette soirée de novembre et héla un taxi.

Elle habitait l'Upper West Side, un appartement dans un immeuble en copropriété qu'elle avait acheté un an plus tôt. C'était un deux pièces spacieux avec une vue panoramique sur l'Hudson, un endroit qu'elle aimait tout en se sentant un peu coupable que le propriétaire précédent, Justin Kramer, un conseil en gestion de fortune d'une trentaine d'années, ait été obligé de le vendre à un prix exceptionnellement bas après avoir perdu son job. Le jour de la signature, Justin avait eu un sourire crâne et lui avait offert une broméliacée similaire à celle qu'elle avait admirée la première fois qu'elle avait visité l'appartement.

« Robby m'a dit que vous aviez admiré ma plante », avait-il dit, désignant l'agent immobilier assis à côté de lui. « Je l'ai emportée avec moi, mais

celle-ci est un cadeau de bienvenue pour vous. Laissez-la au même endroit, près de la fenêtre de la cuisine, et elle poussera comme une mauvaise herbe. »

Souvent quand elle pénétrait dans son agréable appartement et allumait la lumière, Kate se rappelait ce geste attentionné. Le mobilier de la salle de séjour était entièrement moderne. Le canapé d'un beige doré et ses profonds coussins invitaient au repos. Les fauteuils dans le même style recouverts d'un tissu identique avaient été conçus pour le confort avec de larges accoudoirs et des appuie-tête. Des coussins qui reprenaient les couleurs des motifs géométriques de la moquette ajoutaient des taches lumineuses au décor.

Kate se souvint de l'éclat de rire d'Hannah quand elle était venue inspecter les lieux après son emménagement. « Wouah ! s'était-elle exclamée. Tu as grandi en entendant papa expliquer que tous les meubles à la maison étaient de parfaites reproductions signées Connelly – et tu as carrément fait le contraire. »

C'est vrai, songea Kate. J'en avais assez de ses discours sur la perfection de ses copies. Je changerai peut-être d'avis un jour, mais pour le moment, je suis heureuse comme ça.

Des copies parfaites. À cette seule pensée, elle sentit sa bouche se dessécher.

MARK SLOANE savait que son dîner d'adieu avec sa mère serait un moment triste et douloureux. Le vingt-huitième anniversaire de la disparition de sa sœur approchait, et il partait s'installer à New York où il avait trouvé une nouvelle situation. Depuis qu'il était sorti diplômé de la faculté de droit, treize ans plus tôt, il avait travaillé comme spécialiste du droit immobilier à Chicago. À cent cinquante kilomètres de Kewanee, la petite ville de l'Illinois où il avait grandi.

Lorsqu'il vivait à Chicago, il faisait les deux heures de trajet au moins une fois toutes les deux ou trois semaines pour dîner avec sa mère. Il avait huit ans quand sa sœur aînée, Tracey, âgée de vingt ans, avait quitté l'université du coin et était partie à New York pour tenter sa chance dans la comédie musicale. Après toutes ces années, il la revoyait comme si elle était là, devant lui. Elle avait une masse de cheveux auburn qui tombaient en vagues sur ses épaules, des yeux bleus brillant presque toujours d'un éclat joyeux, mais qui pouvaient s'assombrir quand elle était en colère. Sa

mère lui reprochait souvent ses notes à l'université et sa façon de s'habiller. Puis un jour, en descendant à la cuisine pour le petit déjeuner, il avait trouvé sa mère en larmes. « Elle est partie, Mark, elle est partie. Elle a laissé un mot. Elle est partie à New York pour devenir une chanteuse célèbre. Mark, elle est si jeune. Tellement obstinée. Elle va avoir des ennuis. Je le sais. »

Mark se souvenait d'avoir passé ses bras autour des épaules de sa mère en essayant de retenir ses propres larmes. Il avait une passion pour Tracey. Elle lui lançait la balle quand il débutait dans l'équipe de base-ball junior. Elle l'emmenait au cinéma. Elle l'aidait à faire ses devoirs à la maison et lui racontait des histoires de stars. « Tu sais combien d'entre elles viennent de petites villes comme la nôtre ? » lui demandait-elle.

Ce matin-là, il avait apaisé sa mère : « Dans sa lettre, Tracey dit qu'elle t'enverra son adresse. Maman, n'essaye pas de l'obliger à revenir, car elle ne le fera pas. Écris-lui et dis-lui que c'est très bien et que tu seras heureuse lorsqu'elle sera une star. »

Il avait eu raison. Tracey avait écrit régulièrement et téléphoné plusieurs fois par semaine. Elle avait trouvé une place dans un restaurant. « Je suis une bonne serveuse et les pourboires sont généreux. Je prends des leçons de chant. J'ai joué dans une comédie musicale off Broadway. Seulement quatre représentations, mais c'était merveilleux d'être sur scène. » Elle était revenue trois fois à la maison pour un long week-end.

Et un jour, deux ans après son installation à New

York, sa mère avait reçu un appel de la police. Tracey avait disparu.

Quand elle ne s'était pas présentée à son travail pendant deux jours et n'avait pas répondu au téléphone, son patron, Tom King, le propriétaire du restaurant, s'était inquiété et était allé à son appartement. Tout y était en ordre. Son agenda indiquait qu'elle avait une audition prévue pour le lendemain de sa disparition, et une autre à la fin de la semaine. « Elle ne s'est pas présentée à la première, avait dit King à la police. Si elle ne s'est pas présentée non plus à l'autre, cela signifie qu'il lui est arrivé quelque chose. »

Bien des années après, la police de New York avait classé Tracey parmi les personnes disparues. Une personne disparue parmi d'autres, pensa Mark en arrivant à la maison de style Cape Cod où il avait grandi. Avec ses bardeaux gris foncé, ses encadrements de fenêtre blancs et sa porte rouge laquée, elle avait un aspect joyeux et accueillant. Il s'avança dans l'allée et gara sa voiture. La lampe extérieure éclairait les marches du perron. Mark savait que sa mère la laisserait allumée toute la nuit ainsi qu'elle le faisait depuis presque vingt-huit ans, juste au cas où Tracey reviendrait.

« Rosbif, purée de pommes de terre et asperges », avait-il répondu à sa mère quand elle lui avait demandé ce qu'il désirait pour son dîner d'adieu. À la minute où il ouvrit la porte, les effluves appétissants du bœuf rôti lui annoncèrent que, comme toujours, elle avait préparé exactement ce qu'il souhaitait.

Martha Sloane sortit à la hâte de la cuisine, s'essuyant les mains à son tablier. À soixante-quatorze ans, sa silhouette autrefois mince s'était étoffée de quelques kilos et ses cheveux blancs naturellement ondulés encadraient ses traits réguliers. Elle jeta ses bras autour de son fils et l'embrassa.

« Tu as encore grandi, l'accusa-t-elle.

– J'espère que non, s'exclama Mark. C'est déjà assez difficile de m'introduire dans un taxi comme ça. » Il mesurait un mètre quatre-vingt-quinze. Il jeta un regard par-dessus la tête de sa mère en direction de la salle à manger et vit que la table était dressée avec l'argenterie et le service de porcelaine. « Dis donc, c'est la fête.

– Bah, cette vaisselle n'est presque jamais utilisée, dit sa mère. Sers-toi un verre. Et par la même occasion, sers-m'en un aussi. »

Martha ne buvait pratiquement jamais de cocktail. Avec un pincement au cœur, Mark comprit qu'elle était déterminée à ne pas laisser le prochain anniversaire de la disparition de Tracey assombrir le dernier dîner qu'ils partageraient sans doute avant quelques mois. Elle avait été greffière et n'ignorait pas les longues heures de travail qui l'attendaient dans le cadre de ses nouvelles responsabilités.

Ce ne fut qu'après le café qu'elle parla de Tracey. « Nous savons tous les deux que la date approche, dit-elle calmement. Mark, je regarde tout le temps cette émission de télévision, *Cold Case*. Quand tu seras à New York, crois-tu que tu pourrais obtenir de la police qu'ils rouvrent le dossier de la dispa-

rition de Tracey ? Ils ont tellement plus de moyens aujourd'hui pour découvrir ce qui est arrivé, même à des gens qui ont disparu depuis des années. Et ils le feront probablement plus facilement si c'est quelqu'un comme toi qui commence à leur poser des questions. »

Elle hésita. « Mark, je sais que je dois renoncer à l'espoir que Tracey ait perdu la mémoire ou qu'elle ait eu des ennuis et soit obligée de vivre cachée. Je crois au fond de moi qu'elle est morte. Mais si je pouvais seulement ramener ici son corps et l'enterrer près de papa, je me sentirais tellement apaisée. Regardons les choses en face. Il me reste encore huit ou dix ans à vivre, avec de la chance. Lorsque mon temps viendra, je voudrais être sûre que Tracey repose à côté de papa. » Elle cligna les paupières pour retenir ses larmes. « Tu sais que j'ai toujours adoré la chanson *Danny Boy*¹. Je voudrais pouvoir m'agenouiller et dire une prière et la chanter sur la tombe de Tracey. »

Quand ils se levèrent de table, elle dit vivement : « J'aimerais bien faire une partie de Scrabble. J'ai trouvé quelques mots compliqués épatants dans le dictionnaire. Mais ton avion s'envole demain après-midi et, te connaissant, je suis sûre que tu n'as pas commencé à faire tes bagages.

– Tu me connais trop bien, maman. » Mark sourit. « Et ne dis pas que tu as seulement huit ou dix ans à vivre. Tu seras inondée de cartes d'anniver-

1. *Danny Boy*, air traditionnel irlandais chanté pendant les funérailles. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

saire pour tes cent ans. » Sur le seuil, il la serra tendrement dans ses bras, puis il osa demander : « Quand tu refermeras la porte, est-ce que tu éteindrás la lumière du porche ? »

Elle secoua la tête. « Non, je ne crois pas. »

Elle ne termina pas sa phrase. Mais Mark savait qu'elle voulait dire : « Au cas où Tracey rentrerait à la maison ce soir. »

LORS DE SA DERNIÈRE VISITE à la manufacture familiale, Kate avait été choquée d'apprendre que les caméras de surveillance ne fonctionnaient toujours pas : « Kate, votre père n'a pas voulu faire installer un nouveau système, avait dit Jack Worth, le directeur. Le problème c'est que tout ici a besoin d'être rénové. Regardons les choses en face. Nous n'avons plus les mêmes artisans qu'il y a vingt ans. Ceux qui restent sont affreusement chers parce que le marché se réduit, et nos nouveaux employés sont moins qualifiés. Nous avons régulièrement des retours de meubles. Je ne comprends pas pourquoi votre père s'entête à ne pas vouloir vendre cet endroit à un promoteur. Le terrain vaut au moins vingt millions de dollars. »

Puis il avait ajouté avec regret : « Dans ce cas, bien sûr, je perdrais mon job. Pas mal d'entreprises ferment, j'aurais du mal à retrouver un poste de directeur. »

À cinquante-six ans, Jack avait gardé la carrure du catcheur qu'il avait été dans sa jeunesse. Son abondante chevelure blonde était aujourd'hui striée

de gris. Kate savait qu'il dirigeait d'une main ferme les ateliers, le showroom et les trois étages du musée privé dont chaque salle était meublée d'antiquités d'une valeur inestimable. Il avait commencé à travailler pour la société plus de trente ans auparavant comme aide-comptable et en avait pris la direction cinq ans plus tôt.

En rentrant de son dîner Kate s'était changée, avait enfilé un survêtement de jogging, réglé l'alarme du réveil à trois heures et demie et s'était allongée sur le canapé. Elle ne pensait pas être capable de dormir, mais elle sombra dans le sommeil. Un sommeil agité et peuplé de rêves qui lui laissèrent peu de souvenirs, mais un désagréable sentiment de confusion. Le seul fragment qui lui revint en mémoire ressemblait à ce cauchemar qu'elle faisait de temps en temps. Une petite fille terrifiée dans une chemise de nuit à fleurs qui courait dans un long couloir pour échapper aux mains qui se tendaient pour l'attraper.

Je n'avais franchement pas besoin de ça maintenant, pensa-t-elle en éteignant l'alarme et en se levant. Dix minutes plus tard, emmitouflée dans sa veste en duvet noire, une écharpe autour de la tête, elle était dans le parking de son immeuble et s'installait au volant de sa frugale Mini Cooper.

Même à cette heure matinale il y avait du trafic dans Manhattan, mais la circulation était fluide. Kate traversa Central Park en direction de l'est au niveau de la 65^e Rue et atteignit quelques minutes plus tard la rampe du Queensboro Bridge. Il ne lui fallut ensuite que dix minutes pour arriver à

destination. Il était quatre heures quinze, et elle savait que Gus la rejoindrait d'une minute à l'autre. Elle gara sa voiture derrière la benne à ordures à l'arrière du musée et attendit.

Le vent soufflait assez fort et la température fraîchit rapidement à l'intérieur de la voiture. Kate s'apprêtait à remettre le contact quand une faible lueur de phares apparut au loin et bientôt le pick-up de Gus vint s'arrêter près de sa voiture.

Ils sortirent en même temps de leurs véhicules et se hâtèrent vers la porte du musée. Kate tenait une lampe torche et la clé. Elle introduisit la clé dans la serrure et ouvrit la porte. Avec un soupir de soulagement, elle dit : « Gus, vous êtes chic d'être venu à cette heure. » À l'intérieur, elle utilisa le faisceau de sa lampe pour éclairer l'alarme. « C'est incroyable, même le système de sécurité interne est cassé. » Gus portait un bonnet de laine à oreilles. Quelques mèches de ses maigres cheveux s'en échappaient, plaquées sur son front. « Je savais que cela devait être important pour que vous désiriez me rencontrer à cette heure, dit-il. Que se passe-t-il, Kate ?

– J'espère de tout mon cœur me tromper, Gus, mais il faut que je vous montre quelque chose dans la suite Fontainebleau. J'ai besoin de votre œil d'expert. » Elle fouilla dans sa poche, en sortit une autre torche et la lui tendit : « Tenez-la pointée vers le sol. »

En silence ils se dirigèrent vers l'escalier du fond. Tandis que Kate faisait courir sa main sur le bois lisse de la rampe, elle songea aux histoires que lui

avait racontées son grand-père qui avait immigré aux États-Unis sans un sou, mais riche d'une solide éducation, et avait fini par faire fortune dans les marchés financiers. À l'âge de cinquante ans, il avait vendu sa société d'investissement et occupé le restant de sa vie à créer de remarquables copies de meubles anciens. Il avait acheté des terrains à Long Island City et fait bâtir une manufacture comprenant des ateliers, une salle d'exposition et un musée privé où il montrait les meubles anciens qu'il avait rassemblés au fil des années et qui servaient de modèles aux copies.

À cinquante-cinq ans, il avait décidé qu'il voulait un héritier et avait épousé une femme de vingt ans plus jeune que lui. Puis étaient nés le père de Kate et son frère. Papa a pris la direction de l'entreprise seulement un an avant l'accident, se souvint Kate. Ensuite, Russ Link l'a remplacé jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite, il y a cinq ans.

Connelly Fine Antique Reproductions avait prospéré pendant soixante ans mais, comme Kate s'escriyait à le répéter à son père, le marché des coûteuses copies de meubles se réduisait. Elle n'avait pas eu le courage de lui faire remarquer que ses excès de boisson, son désintérêt pour l'affaire et ses absences répétées du bureau étaient les autres facteurs indiquant qu'il était temps de vendre. Regardons les choses en face, pensa-t-elle. Depuis la mort de grand-père, c'était Russ qui s'occupait de tout.

Au bas des escaliers, Kate dit : « Gus, c'est le secrétaire que je veux vous montrer... » Elle s'inter-

rompit brusquement et lui saisit le bras : « Mon Dieu, Gus, cet endroit empeste le gaz. » Lui prenant la main, elle se retourna et rebroussa chemin vers la porte. Ils n'avaient parcouru que quelques pas quand une explosion fit voler en éclats l'escalier qui s'écroula sur eux.

Kate essuya le sang qui dégoulinait sur son front et s'efforça de tirer le corps inerte de Gus tandis qu'elle rampait vers la porte. Les flammes léchaient les murs, la fumée l'aveuglait et la suffoquait. Puis la porte fut soufflée et les rafales de vent s'engouffrèrent dans le hall. Mue par l'instinct de survie, Kate agrippa Gus aux poignets et le traîna dehors sur quelques mètres jusqu'au parking. Ensuite, elle s'évanouit.

Lorsque les pompiers arrivèrent, ils la trouvèrent inconsciente, saignant abondamment d'une blessure à la tête, ses vêtements entièrement brûlés.

Gus gisait à quelques mètres, immobile. Broyé par le poids de l'escalier, il était mort.